Document généré le 24 avr. 2024 20:19

Jeu
Revue de théâtre

Livres qui délivrent ou qu'on livre au feu
Les Combustibles

Jacqueline Bouchard

Numéro 124 (3), 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24070ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bouchard, J. (2007). Compte rendu de [Livres qui délivrent ou qu'on livre au feu : *Les Combustibles*]. *Jeu*, (124), 69–71.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JACQUELINE BOUCHARD

Livres qui délivrent ou qu'on livre au feu

Voilà un texte terrible et sans concession sur le poids de nos constructions identitaires savantes et leur rôle dans notre vie. *Les Combustibles* en exposent sans pudeur les dessous, en retournent la doublure pour crever ces bulles dans lesquelles nous mettons à l'abri ou à l'index des auteurs, des idées et des discours. Ici, un système élitiste, raffiné et bien huilé se fissure et s'effrite sous l'impact d'événements barbares. La guerre en fond de scène interroge la pertinence et le pouvoir de l'art (littérature, philosophie) et de la science : comment le précieux cumul de nos créations et de nos connaissances peut-il prévenir les conflits et, sinon, la bascule dans l'animalité ? Et quand la guerre arrive, doit-on penser au livre en tant que combustible ou en tant que creuset de notre humanité ? Sans heureusement verser dans la démagogie, c'est une œuvre critique sur la consécration et la consommation de nos savoirs intellectuels et, par ricochet, sur le milieu universitaire qui en est le cénacle et en institue l'Eucharistie. Ces nourritures de l'esprit peuvent-elles nous sauver en tant qu'êtres humains et, si oui, lesquelles et comment ? Amélie Nothomb soulève des questions d'ordre éthique et esthétique, voire ontologique.

Les Combustibles
TEXTE D'AMÉLIE NOTHOMB. MISE EN SCÈNE : PATRIC SAUCIER, ASSISTÉ DE VANESSA CADRIN ; DÉCOR : ÉLISE DUBÉ, COSTUMES : LUCIE LAROSE ; ÉCLAIRAGES : BERNARD WHITE ; MAQUILLAGES : ÉLÉNE PEARSON ; CONCEPTION SONORE : FABRICE TREMBLAY. AVEC FABIEN CLOUTIER (DANIEL), CATHERINE DORION (MARINA) ET JACK ROBITAILLE (LE PROFESSEUR). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT, PRÉSENTÉE DU 7 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2006.

Tout est à deux niveaux dans cette histoire de combustion : survivance du livre en tant que contenu et en tant que contenant. Rien n'est laissé en reste, les sujets soulevés sont graves, les psychologies sont fouillées. Les contradictions ne manquent pas, ni les revirements de situations ni les voltes-faces des personnages. Hormis quelques longueurs à mi-course, le texte déboule avec des phrases bien tournées, denses, d'un humour subtil et jouissif.

Trois lettrés, un professeur respecté, son assistant idéaliste et l'étudiante de ce dernier, sont confinés dans un appartement où ils sont confrontés à leurs besoins primaires : se nourrir et se protéger du froid. Les répliques profondes et habiles découpent au scalpel les vérités ou les mensonges de chacun. Ce *strip-tease* intellectuel en appelle un autre. En effet, lorsqu'advient l'urgence de se réchauffer, il faut dépouiller peu à peu de ses attributs, la détourner de ses fonctions en la brûlant, l'impassible bibliothèque qui trône encore dans la prison glaciale et nue du trio, telle une reine dans sa cellule, déchue mais encore digne.

Mais par où commencer ? Quels livres doit-on éliminer les premiers ? Quels auteurs méritent le salut ou la géhenne ? La valeur d'un livre n'est pas objective, écrit le metteur en scène Patric Saucier. Pour les trois universitaires, l'impératif de leur survie, soit la sauvegarde de leur intégrité physique, remet en cause la prétendue objectivité de leurs choix littéraires, soit leur intégrité intellectuelle. Brusquement, les théories et les discours savants structurant leur identité sociale et professionnelle sont soumis à la torture.

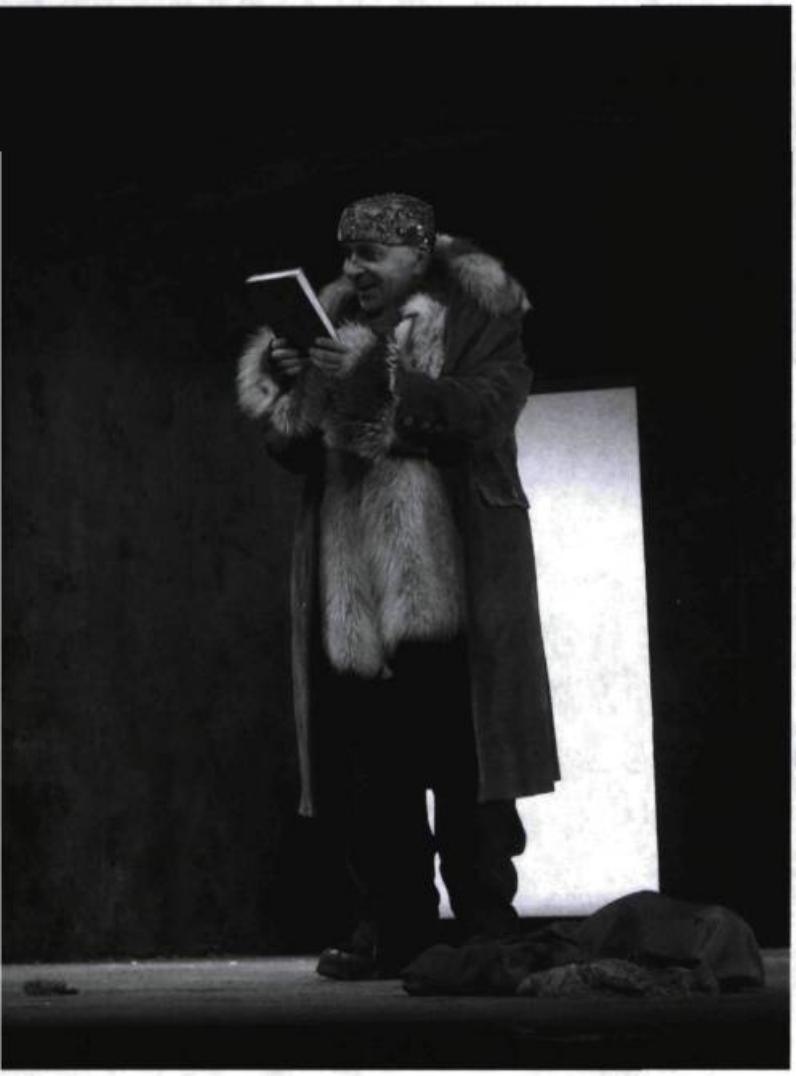
La pièce d'Amélie Nothomb offre ainsi une critique mordante d'un système universitaire clos sur lui-même, enfermé dans la reproduction de ses codes, assurant la pérennité de ses structures fondées sur la mauvaise foi des uns et l'idéalisme des autres. La situation se dégrade rapidement, les personnages évoluent très vite sous la contrainte des conditions extrêmes. Bientôt, on voit le professeur mépriser son assistant, alors que lui-même lit des navets en feignant de vénérer la littérature qu'il enseigne.

Au début, Daniel, l'assistant (Fabien Cloutier), sert ce maître admiré qui refuse de quitter son piédestal et son univers qui se désintègrent, qui fustige Marina (Catherine Dorion) lorsqu'elle propose de jeter les livres dans la fournaise. Le mentor se révèle bientôt cynique puis carrément méprisable. Jack Robitaille se surpasse en incarnant ce triste bouffon pervers sous son masque de Tartuffe. Daniel, lui, demeure un disciple idéaliste attaché au culte de la littérature et des idées, mais aussi amoureux de Marina. Celle-ci est la plus difficile à « identifier », et c'est ce qui la rend humainement intéressante. D'une classe sociale différente, elle sait prendre sa place parmi les autres. Elle refuse d'être une victime et joue bien des relations humaines, faisant œuvre de chair et d'esprit selon son appétit et ses moyens, avec lucidité et calcul, sans succomber au vertige du vide ni à celui des hauteurs. La guerre ne la rend pas différente. Contrairement au professeur qui répète sans cesse que tout dépend de l'issue du conflit et de quel camp l'emportera, l'identité de la jeune femme ne se construit pas sur l'aléatoire. Elle aime les livres pour eux-mêmes et non comme tremplins pour des visées universitaires

carriéristes ; elle les aime sans les idolâtrer et, malgré qu'elle les brûle, parce qu'ils transforment en beauté les moments sordides qu'elle vit. Parce qu'en racontant une réalité qui ressemble à la sienne et en lui donnant une autre dimension, ils l'aident à mieux vivre.

Avec des empilements de livres calcinés, Élise Dubé a signé le décor glauque, sublime et sinistre des ruines de cette humanité : un désert urbain terriblement magnifique, un champ de bataille où s'élèvent, sur un fond de ciel jaunâtre et brumeux, un arbre éclaté et tous ces sombres monticules de volumes, tels des ballots de détritus. Tout est gris. Également gris l'appartement de béton qui ressemble à un bunker avec son maigre mobilier, ses bibliothèques et son lit de métal, puis sa grosse fournaise de fonte qui rougeoie en avalant les livres. Grisâtres aussi sont les costumes de Lucie Larose. Les superpositions de lainages de plus en plus éméchés témoignent du froid et du manque de ressources. Et pourtant, au fur et à mesure que la situation empire en décapant les personnalités, la couleur et quelques fantaisies apparaissent inexplicablement dans les vêtements de Marina et du professeur. Défendus avec vigueur par les trois comédiens, les personnages sont captivants, présents au maximum, pathétiques. Leur évolution est fascinante dans la mise en scène de Saucier. Les prises de corps réalistes sont violentes et tristement efficaces. La recherche musicale (Saucier), la composition et les arrangements originaux de Fabrice Tremblay, puis les éclairages tantôt poétiques, tantôt apocalyptiques de Bernard White structurent l'univers désespéré que Nothomb a créé. La guerre détruit tout. Une belle scène est celle où Daniel erre parmi les livres en ruines dans la cité glauque…

Les Combustibles d'Amélie Nothomb, mis en scène par Patric Saucier (Trident, 2006). Sur la photo : Fabien Coutier (Daniel), Catherine Dorion (Marina) et Jack Robitaille (le Professeur). Photo : Louise Leblanc.



Au début de la pièce, les personnages se tiennent debout à l'avant-scène, ayant chacun en main un livre qu'ils ouvrent précieusement devant le public, comme une offrande. Ils prennent ensuite délicatement, entre les pages, ce qui ressemble à de la neige qu'ils laissent tomber doucement sur leurs cheveux… tel un baptême. Si les livres disparaissent, mourrons-nous de froid ou d'être déshumanisés ? j